

Effraction de l'oubli

2010



--

WandererSite

Stéphane Boudin-Lestienne – septembre 2020

--

«Effraction de l'oubli» lors du Festival Constellations à Toulon, du 17 au 20 septembre 2020

Ce spectacle créé en 2010 fête donc, comme Constellations, ses dix ans. L'occasion pour sa créatrice de le revisiter en tenant compte de sa propre évolution : « J'ai mis du temps à réinvestir cette pièce qui ne tourne plus. A l'origine je dansais nue sur scène, habillée par les éclairages de Matthieu Ferry qui permettaient de révéler l'épiderme selon des intentions précises. À part deux moments très particuliers le sexe n'était jamais visible. » La rencontre à laquelle nous convie Camille Mutel est sans concession. Dès la première seconde on est frappé par le masque de plâtre qu'elle porte. Un masque aux yeux fermés, impénétrable sur lequel le spectateur ne pourra lire aucune émotion si ce n'est qu'un vague et énigmatique sourire. Moulé sur son propre visage, ce masque comme Camille Mutel nous l'explique, fait référence à celui de l'Inconnue de la Seine une jeune fille, soi-disant noyée, dont le beau visage souriant, moulée à la morgue fascina une génération d'artistes et d'écrivains notamment Aragon qui le met en scène dans son roman Aurélien.

Effraction de l'oubli est né à un moment particulier du parcours de la chorégraphe : « J'ai voulu clôturer les cinq années où j'avais fait du strip tease. J'avais fait du nu, dévoilé mon corps mais aussi appris à dompter le regard des autres. Ma rencontre avec le Buto, lors d'une résidence au Japon, à la villa Kujoyama, fut également déterminante en rendant centrale cette notion de la présence du corps ». La performance se déroule constamment au sol, dans des contorsions complexes, l'artiste se recroqueville, s'appuie en équilibre sur ses bras, souvent à la limite de ses forces. Elle passera environ 25 minutes à tourner et se retourner sur un espace minuscule, créant une étrange fascination, à l'affût du moindre changement. Bien évidemment, Camille Mutel fait référence dans son langage corporel même à l'artiste

Hans Bellmer et à son livre Petite anatomie de l'image où il insiste sur la délivrance qu'apporte, souvent à travers la souffrance, la plus« imperceptible modification réflexive du corps ».

Dans un haut-parleur, la voix de la chorégraphe résonne, enveloppant cette poupée désarticulée comme clouée au sol. Le récit parle d'abord d'un paysage immobile inhabité puis d'une femme abattue par la douleur. « Pré-sente dès le départ, l'histoire d'Eurydice, de son viol, d'Orphée qui vient l'arracher aux enfers est remontée à la surface. J'ai écrit ce texte pendant le confinement car j'ai senti le besoin de la rendre explicite. J'ai également changé la musique composée à l'origine par Gilles Gobeil à partir de mes rôles, de ma respiration et de mes soupirs pour un quatuor de Morton Feldman. J'avais besoin d'apaisement et de douceur ». La douceur, c'est peut-être au final ce qu'éprouve le spectateur devant ce drame qui se déroule au ralenti. Un long étirement du temps où chaque émotion se recompose au rythme de gestes imperceptibles.

--

<https://wanderersite.com/2020/10/etoiles-dautomne/?fbclid=IwAR12pVFSZzMo-k23CArZUtnhYJwSpLD3rNMZDQheAlarGv-rTxv6T3cUK4>

--

Exposition photographique « 1983-2013 » de Jean Gros-Abadie

Philippe Verrière – juin 2015

--

« Effraction de l'oubli » lors de l'exposition photographique de Jean Gros-Abadie à Limoges (Biennale de la photographie de danse)

« L'effraction de l'oubli est né de la rencontre avec le créateur lumière Mat-thieu Ferry. Aux recherches déjà sensibles dans ses pièces précédentes, Camille Mutel ajoute une dimension plastique saisissante. Exposé, au centre de tout, le corps ourlé de lumière s'échappe en permanence dans une abstraction de dune ou de rivage tout en restant le lieu du sexe. » – Philippe Verrière, Critique de danse

--

Paris Art

13 mars 2012

--

Communiqué de presse

Camille Mutel

Effraction de l'oubli

Dans le cadre du festival Les Incandescences 2012

en coréalisation avec Les journées Danse-dense

Horaire : 20h / Durée : 50 minutes

Proposée dans une version courte lors de la première édition du festival Respirations, Effraction de l'oubli est cette fois-ci présentée dans son intégralité dans le cadre des Incandescences 2012. Dans l'intensité d'une lenteur propice au dévoilement de la matière, Effraction de l'oubli explore les paradoxes nés d'un langage chorégraphique aux sources multiples et en plein épanouissement.

Que regarde le spectateur ? Un corps de femme. Nu. La danseuse se positionne en toute conscience comme objet s'offrant au regard fantasmé de l'autre; et compose par son élasticité une infinité d'images érotiques. Mais que montre ce corps? Rien. Il n'a rien à montrer. C'est un vide sidérant. Vide morbide qui cherche le regard pour se transformer en vide créateur. Pour mieux l'attirer, il supprime le sien, perdant son individualité, se faisant matière, corps, chair.

Le corps de chair, porte un masque mortuaire aveugle réalisé par Olivier Weber à partir du propre visage de la danseuse, et inspiré du sourire de «l'inconnue de la Seine». Non pas tant pour faire de ce corps un personnage, mais bien au contraire pour lui retirer son humanité, faire de ce corps une entité, non nommée, non identifiable. Mais qui garde cependant cette aura mystérieuse d'un corps qui serait non pas mort, mais plutôt non-vivant, image, souvenir, oubli. Le visage est l'expression corporelle la plus communément admise, la plus évidente. En privant le corps de son élément d'expression première et de toute possibilité de regard, je renforce son organicité.

De quoi ce corps a-t-il conscience? Dans un premier temps, c'est la perception (chaleur des projecteurs, repères tactiles au sol), qui génère le mouvement. Puis il semblerait assez vite que la conscience d'un regard porté sur lui l'amène à s'ouvrir à ce regard, puis à prendre conscience de son image. C'est donc l'image de soi qui devient génératrice du mouvement. Image de soi pour soi, image de soi tournée vers l'autre. Par le regard, le corps se trouve nommé, identifié. Apparaissent les notions de limites, de temporalité et de frontières. Ainsi amputé, le corps tente de se dévoiler, de s'ouvrir, de s'écarteler pour rejoindre cet Inépuisable, cet impensable de son origine dont il est désormais exilé.

De cette tentative de retour vers l'innommable, naît un langage chorégraphique qui recherche une conscience simultanée de l'intériorité et de son image. Et c'est à l'orée de sa propre disparition que l'échange de regard advient, créant au sein du vide l'espace de la rencontre, dans la brièveté de l'instant.

--

<https://www.paris-art.com/effraction-de-loubli/>

Danse « Lorraine sur scène » à l'Opéra de Nancy jusqu'au 15 janvier

Corps nu et chanson déshabillée

Nancy. Seconde des quatre soirées consacrées aux compagnies régionales de danse par le Ballet de Lorraine, la représentation de mercredi, sur la scène de l'Opéra, à Nancy, invitait le public à monter sur le plateau pour

un spectacle intimiste. Tout près des artistes, il y avait quelque impudeur à approcher le corps entièrement nu de Camille Mutel, interprète du solo « Effraction de l'oubli ». Un corps offert aux spectateurs-voyeurs, d'où un

sentiment de malaise, non pas face à la nudité corporelle, mais à cause du sentiment de pénétrer au plus profond d'un être. Une sensation vite oubliée, tant on est pris par la force du propos. Une chrysalide qui émerge de la pénom-

bre et se déploie lentement. Sculpté par la lumière, ce corps se fait, tour à tour, violoncelle, oisillon dans le nid, battant des ailes, pour n'être plus, à la fin, qu'un immense souffle sortant d'une poitrine gonflée comme un soufflet d'accordéon. Impressionnant !

Après une telle prestation, le danger pour la chorégraphie suivante était de paraître fade. Avec sa carrure d'athlète, Danielle Gabou, dans sa peau d'ébène et sa combinaison de jais, a su traduire cet « Indicible » de Mickaël d'Auzon avec beaucoup de conviction. Corps noir sur fond blanc, fond gris et ombre portée, effets stroboscopiques : les mouvements s'enchaînent dans une danse primale et tribale qui n'échappe pas à quelques moments creux, sur la musique de Julien Roux. Exprimer l'indicible n'est pas chose aisée et la chorégraphie aurait gagné à être resserrée dans le temps.

Matthieu Rémy a trouvé les mots pour analyser, de façon loufoque et baroque, avec infiniment d'humour, la variété française, « ce monstre

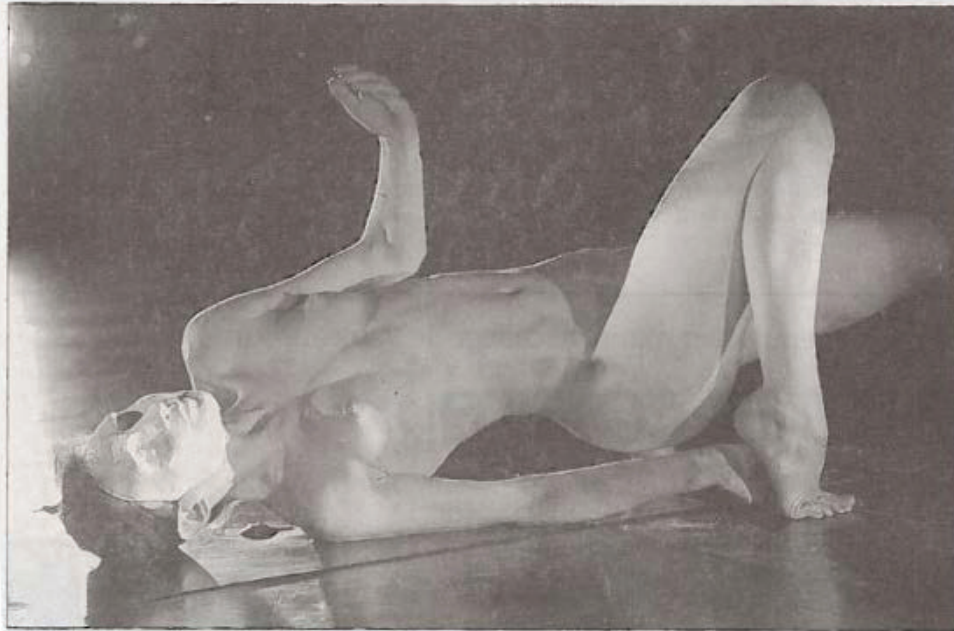
gluant », matérialisé, sur scène, par la tête de la danseuse Aurélie Gandit engluée dans une masse informe de laine noire, façon poulpe. Près d'elle, pour prononcer la docte conférence décortiquant, au scalpel, la métaphore filée de Corneille à Michel Sardou, en passant par Nicoletta et Serge Gainsbourg, Galaad Le Goaster, glisse du ton sentencieux à une attitude désabusée, exemples à l'appui, tandis que sa partenaire choisit, dans sa garde-robe, la tenue propre à illustrer la ritournelle. « Tu es le soleil de ma vie » s'est habillé d'un ciré breton et de bottes de marin.

Mais le moment le plus hilarant fut la chanson de Sardou sur le paquebot « France », mimée par les deux partenaires et déclenchant une salve d'applaudissements.

Désopilant !

Didier HEMARDINQUER

📅 Ce vendredi à 20 h, sur la scène de l'Opéra national de Lorraine, « Hotel Danceroom International » avec la compagnie Osmosis, « Cinq méditations sur la beauté » avec la compagnie l'Instant et « Notre-Dame de Paris, extra » par Sosana Marcelino et Sirlitiebo.



■ « Effraction de l'oubli » avec Camille Mutel de la compagnie LI (Luo).

Photo Pierre MATHIS

--

Les éditions du mouvement

Éric Demey et Pascaline Vallière – 21 juin 2011

--

Appel d'airs

Le festival Respirations à Mains d'Œuvres

Présenté à Mains d'Œuvres du 17 au 19 juin, le festival Respirations mêlait les arts et les tons. Deux parcours différents chaque jour présentaient les propositions de dix artistes ou compagnies résidents.

« Festival d'arts vivants. » En appuyant dans son sous-titre sur le pluriel, le festival Respirations livre sa ligne directrice. Ici, on vient voir des personnes, qui présentent un travail encore en recherche, et non des produits étiquetés par genre ou par influences. Ainsi, dans le cadre de ses dix ans, Mains d'Œuvres, lieu de résidences et de diffusion situé à Saint-Ouen, a choisi, du 17 au 19 juin, de présenter dix compagnies, selon deux parcours différents chaque jour. Formes courtes mais idées longues. Les propositions se sont succédé dans différentes salles, du gymnase à la salle de concert en passant par l'inévitable salle Star Trek, où l'écran cerclé d'un orange mécanique laissait la vedette à deux hommes à micro placés dans la salle. Intitulée Lieu de résonances, cette proposition de François Laroche Vallière (ici avec le comédien Olivier Dupuy) travaille une écriture poétique, tant par le sens des mots que par leur manipulation et leur inscription dans l'espace de la salle. Hors de cette « bulle » atemporelle, les soli et petites formes ne dépassaient pas les 30 minutes, variant dans cet espace les tons et les genres. A commencer par celui sobre et simple d'Effraction de l'oubli de Camille Mutel. Dépouillé aussi – sans jeu de mots – puisque la danseuse s'y produit nue, exécutant au sol une lente giration de 360 degrés sans autre support qu'un univers sonore un peu convenu qui laisse vite la place à un silence intense, et qu'un jeu de lumières diagonales qui modèlent habilement les reliefs – courbes, à-plats, crevasses... – de son corps. Camille Mutel s'est longuement formée au butô

et propose dans cette veine une danse minimaliste et poétique. Développée dans sa création autour du personnage d'Eurydice, et de la réflexion de Blanchot sur le « regard d'Orphée », la performance dans sa réception se passe aisément de ces référents. Nul besoin d'intel-lectualiser pour se laisser happer par la vision de ce corps que de multiples autant que minimales évolutions colorent de dimensions animales – on pense à la Métamorphose de Kafka – ou minérales – lorsqu'il s'érige par exemple en montagne sacrée. La sensualité s'y déploie dans les gestes mais se refuse au regard, le corps en même temps offert et soustrait au fantasme se désincarne pour se muer en signes d'un langage au sens incertain parce que toujours pluriellement évocateur. A la croisée des feux, le rond d'une fesse, la respiration d'une côte, la griffure de doigts arachnéens transforment le corps en médium expressionniste d'une intériorité qui cherche moins à se dire qu'à s'exprimer. Jamais absconse, toujours parfaitement maîtrisée, cette expressivité corporelle à la fois captive et libère, c'est sans doute là son effet Orphée. Remarquable.

--

Un soir ou un autre

Guy Degeorges – 19 juin 2011

--

Un peu d'air

Mains d'Oeuvres s'ouvre, comme souvent, sur ses résidents: ce soir pas moins de cinq à la suite. J'aime toujours ce lieu, familial, patiné, jamais inti-midant. On déambule ce soir de surprises en découvertes (toujours breves, format oblige) Mais entre temps toujours un moment pour boire un verre, discuter. Avant tout respirer: c'est le thème... Question respirations, le hasard vient bien à propos: me permet de commencer la soirée avec Inari Salmivaara. Un grand bol d'air. En voix off: un songe de nature avec les accents d'un conte, d'une femme univers, d'un monde qui s'installe sur son rêve. Douceur et évidence. Le corps replace l'image, en douceur, sensations apaisées, sans émerger du sommeil. Jusqu'à un éveil en relaxation, façon position de yoga. C'est une agréable introduction aux voyages imaginaires. Vers le Québec d'abord, pour deux équipées dans les territoires de l'expressif et du bizarre. SSperance de la compagnie l'eau du bain déjoue les interprétations, croise les moyens d'expressions (corps, musique, textes, objets) pour exprimer ce que je reçois comme de l'inquiétude, l'exaspération du quotidien et de la relation. Un couple et des pierres, le corps comme instrument de musique électronique, mais qui sous les doigts de l'interprète et de son compagnon n'offre pas le même son. Des dialogues dans cette langue presque étrangère, hors contexte. De quoi charge-t-elle son corps avec cette pluie de pierres ? De la promesse d'un enfant, d'un désir mas-culin? Tout semble souvent au bord de se diluer. La lutte amoureuse laisse des zones d'ombres, un goût de poésie âpre et d'inachevé, d'espoir renoncé, me laisse en état de curiosité. On plonge dans une autre étrange déprime avec Alexis O'Hara, lui aussi de Montréal, qui brouille le show et le genre. La nuit chavire, douteuse et délavée. Ce personnage désabusé, Guizot la Nuit, supposé masculin, bricole au micro et à la console des romances lancinantes. Le chanteur au charme usé, semble atteint d'un spleen incurable, flotte entre deux airs et deux eaux, livre un concert déconcertant à force de boucles et d'échos surdosés et de monologues, cet l'assemblage toujours au bord d'implorer. Le principal intérêt du show et de placer sans repos et avec un humour plus que décalé le spectateur à contre pied, à ne jamais savoir qui parle et vers où, si le show commence ou est

terminé. Après recherche il apparaît qu'Alexis O'hara serait généralement une femme. En entracte les metteuses en scène de la compagnie ACM proposent de sourire en partageant quelques affres de la préparation de leur Casimir et Caroline, présenté ici à la rentrée. Camille Mutel retient notre respiration, laisse souffler coupé. La soliste poursuit une quête vers cet impossible: dénouer le paradoxe du dévoile-ment érotique, faire du neuf avec du nu. Son mouvement vient du buto, s'y appuie et s'en détache, maintenant d'un autre spectaculaire. Plus cérébral, plus distancié? d'Oeuvres Depuis l'offrande-manifeste, brûlante et tetani-sée du Sceau de Kali (vu il y a 5 ans), le corps maintenant absolu explore en lui-même les ressources pour se montrer et se dérober dans le même geste. Se laissent deviner des visions archaïques, entre éclairs, torsions et chuchotements. Le corps pur jouet de la lumière, émancipé à l'essentiel, se plie sous le regard et impudique glisse, lisse, puis se dérobe en équilibres arachnéens, se déconstruit vers l'abstrait. Visage confisqué par un masque, la personnalité est abdiquée, et la surface offerte. Le corps blanc et vertebueux, ni en chair ni voluptueux, se fixe en un objet érotique chargé d'irréel, de sensation vénéneuses, en désirs et en creux. Avant d'à nouveau s'échapper d'un lent renversement en une forme concentrée, comme trahi par l'effroi de sa propre vacuité.à suivre... C'était la première soirée de Respirations, à Mains d'Oeuvres, avec Inari Salmivaara (I am Lying), L'Eau du bain (Ssperances), Alexis O'Hara (The ce soir Show), groupe ACM (Je voulais juste manger une glace), Camille Mutel (Effraction de l'Oubli).Respirations continue ce dimanche avec encore Camille Mutel, Alexis O'ha-ra, Inari Salmivaara, L'eau du bain, et aussi Mario Batista, Leila Gaudin, Cie Ginko, François Laroche Valière.

--

<http://unsoirouunautre.hautetfort.com/archive/2011/06/18/respirations.html>

--

Kultiversum

Thomas Hahn – 22 février 2011 (traduction de l'allemand A. Mutel)

--

Les Européens sont-ils capables de faire du Butô ? Ils l'enseignent. Mais le danser? Ça non. Le Butô est pour eux une source par laquelle ils fouillent leurs propres mythes. Tout comme Camille Mutel qui secoue l'oublié pour le faire réapparaître.

Et Eurydice se transforma en pierre. Mais comment Orphée eut-il pu ne pas se tourner vers elle? Il a craint de ne rapporter qu'une coquille vide à la vie. Inconsciemment il devait savoir que la partie était perdue pour lui. Désormais (au cours du spectacle), son regard en arrière (vers Euridice) est celui du spectateur, regard vers l'avant, vers la scène. Camille Mutel se contorsionne sous ce regard et se glisse dans les ténèbres. Mais que se passe-t-il exactement à ce moment où Eurydice passe du souvenir charnel à la mort définitive ?

Quarante minutes impressionnantes pendant lesquelles la danseuse plane dans cet état intermédiaire. Presque pierre, mais encore en vie, au moins se souvenant d'une existence avec ses émotions sous-jacentes. Elle se sépare alors de ses émotions. Accroupi comme un sphinx, elle profère des mystères charnels. Le corps lui-même pense et parle : de lui-même et non plus d'Eurydice, dont l'être s'est transporté dans un masque de mort. La lumière touche le corps, attire le regard et créer sans cesse de nouveaux paysages, comme des images que le corps dessine lui-même. Quand un éclair blanc qui transforme Mutel en marbre blanc de la tête aux pieds, on dirait que le masque a provoqué son dernier soubresaut. Pour finir elle s'ac-croupit sur le sol, place ses épaules entre ses genoux puis retire le masque regard baissé. A ce moment-là, tout est fini, ou tout commence-t-il ? Quand elle se redresse, ce n'est plus une image qui est devant nous, mais un être humain. Son corps pouvant prendre les formes les plus étranges, les côtes apparaissent comme deux mains ou des ailes de papillon. Alors, elle s'envole au loin, attirée par l'obscurité.

Note :

Un phénomène tel que « Effraction de l'oubli » a été introduit sur scène pour la dernière fois par l'américaine Maureen Fleming. Elle fut élève et confi-dente de Kazuo Ohno. Mutel, en Europe, s'est profondément immergée dans les secrets de la danse Butô par Masaki Iwana et beaucoup d'autres. Et elle a réussi, comme Fleming autrefois, à arrêter le temps et porter le public hors d'haleine avec des images corporelles sans cesse renouvelées. – Thomas Hahn

Les artistes en Lorraine. Aujourd'hui: Camille Mutel

Trouver le geste juste

Artiste: Camille Mutel

Age: 31 ans

Discipline: danse

Actualité: Festival de danse le *Transfrontalier*, en mai et juin 2010

■ Camille Mutel est née dans les Vosges mais avec un père médecin, la petite fille a beaucoup voyagé dans l'Est de la France. Son parcours démarre d'une façon commune avec cours de danse classique et contemporaine pendant ses jeunes années. Elle suit également des cours de théâtre à Besançon et collabore à des projets de théâtre physique, très gestuel, avec peu de paroles, proche du mime. A 20 ans, elle rencontre le chorégraphe nancéen Michaël D'Auzon et, grâce à lui, se consacre entièrement à la danse.

En 2001, Camille Mutel assiste, bouleversée, à une performance de danse Butô et décide de suivre les cours de Masaki Iwana, considéré comme un des plus grands danseurs Butô. Elle le suit dans tous ses déplacements pendant cinq ans. Elle explique sa fascination pour la danse japonaise: «Contrairement à la danse classique et contemporaine occidentale, le Butô interroge l'instinct du corps qui est à la fois l'instrument du questionnement et le questionné en termes de limites et de possibilités. Il est plus question de matérialité corporelle que de calligraphie.»

La danseuse suit en parallèle une formation de danse contemporaine auprès d'Hervé Diasnas. Le questionnement du corps devient un leitmotiv dans toute sa création: «Je pars toujours de l'intériorité. Je veux créer une image de l'organique, de traduire les émotions.» En 2005, Masaki



Première scène de «L'effraction de l'oubli»

(Photo: Laetitia Collin)

Iwana lui confie la deuxième partie d'une performance qu'il produit à Paris. Elle réalise alors «Le sceau de Kali» qui sera joué dans toute la France, en Italie et au Luxembourg en 2007. La pièce est inspirée du film des frères Quay, *In absentia* sur une musique de Karlheinz Stockhausen, *Deux couples*. Le travail est basé sur cette même atmosphère de folie liée à l'attente: «C'est un moment chargé de colère. Je cherche le langage inconscient du corps, la façon d'«écrire» une émotion, de trouver le geste juste.» Avec la pièce suivante, *Symphonie pour une dissolution*, Camille Mutel s'est attachée au rapport à l'image, à l'érotisme, à une volonté de créer un langage du corps.

Elle va plus loin dans ses recherches avec *L'effraction de l'oubli*, inspiré du mythe d'Eurydice. Elle danse nue sur scène, le visage caché derrière un masque, ren-

dant son corps totalement anonyme. «Les retrouvailles d'Orphée et Eurydice sont un acte manqué autour du fleuve Léthé, le fleuve de l'oubli. Ils ne peuvent vivre ensemble ni aux Enfers, ni dans le monde de la lumière. Le masque d'Eurydice est un masque voilé, mortuaire.» Là encore, la danseuse s'intéresse moins à la narration du mythe qu'aux émotions d'Eurydice. En 2003, elle crée à Nancy la compagnie LI (luo) même si elle continue, la plupart du temps, à travailler seule. Pour sa dernière performance, qui sera présentée au festival Transfrontalier, Camille s'est pourtant associée, cette fois-ci à Matthieu Ferry pour la lumière et à Gilles Gobeil, un compositeur canadien de renom. Après le festival, Camille Mutel dansera sur la scène japonaise où elle présentera *L'effraction de l'oubli*.

■ Laetitia Collin